

André Allard l'Olivier

**LES SEPT CHANTS DE LA PLÉNITUDE
ET DE LA FIN**

Union Africaine des Arts et des Lettres
Léopoldville, 1953

CHANT PREMIER

I

Ange qui me gardez avec vigilance
Depuis que j'apparus en ce monde de stupeur,
Redites-moi les mots qu'à l'origine des choses
Vous vîtes resplendir sur le vélin de l'Eternité !
Certes, je tourne un visage plein d'alarmes
Ange, vers votre redoutable immensité ;
Mais il faut que je parle. Depuis l'aurore du monde
Je dois tout dire, dût ma langue sécher.
Et certes aussi pour livrer ce témoignage,
Ce soir où je suis seul, portant le monde dans mes bras
J'aurais dû me garder avec la jalousie la plus extrême
Dans cette vertu qui me grandissait,
Et vous savez combien, ange de bienveillance,
J'ai dispersé ma force en des travaux honteux
Depuis que l'eau très sainte a ruisselé sur ma face...
Pourquoi ai-je failli ? Pourquoi ai-je bronché ?
Pourquoi ai-je été cette maison divisée contre elle-même ?
Pourquoi suis-je tant de fois retourné à mon vomi !

II

Nous avons tous été des marchands de blasphèmes,
Des homicides, des abominables à tes yeux,
Eblouissant Logos dans les pulpes du monde !
Du fond de l'abîme des temps
Surgit ta face miraculeuse
Ta face insoutenable, du fond des siècles révolus.
Dans tes cheveux dansent des flammes,
La croix repose sur ton front :
L'a-t-on assez souillé de baves et d'ordures infâmes !
A-t-on assez craché sur toi, Fils de Dieu !
Or c'est une chose incompréhensible
Qu'il y ait tant de haine contre toi
Contre Toi, Verbe, qui suscitais le monde
Contre Toi qui le soutiens au croisement
Des bois, qui écartèlent l'espace !
De Toi jaillit un flot de sang
Et qui s'y baigne devient invulnérable,
Comme Siegfried dans le sang du Dragon.
Tu es Dragon, Dragon planant
Dragon volant par-dessus les rizières,
Et c'est ton sang qui coule infiniment
Qui irrigue les plaines ingrates,
Vides, excentriques, frissonnantes de douleur,
Où nous germons, ivres d'absence.

III

J'ai regardé Ta Face souillée de baves
Ta Face meurtrie et pleine de crachats,
Il y avait des tumeurs sur ton front, sur tes pommettes,
Et tes yeux rouges n'avaient plus la force de se lever.
Et le peuple était là, et les sénateurs avec des moqueries agréables,
Ils disaient : il a sauvé les autres, qu'il se sauve s'il est Dieu !
Les soldats t'insultaient et te présentaient du vinaigre,
Dans une éponge, au bout d'un long bâton,
Et le mauvais larron avait la bouche pleine de blasphèmes.
Tous ils disaient : Sauve-toi, toi-même, Juif, si tu es Dieu !
Et toi que contemplaient des myriades de cohortes d'Ange,
Toi, Grand-Prêtre et Monarque de toute la création,
Tu inclinâs ta tête sur ton sein, et il y eut un silence
Et tout demeura suspendu un long moment :
C'était alors environ la sixième heure,
Et les ténèbres sur la terre se répandaient,
Soudain, tout fut obscur. Le voile du Temple
Fut déchiré par le milieu, du haut en bas ;
Tu poussas un grand cri, tu appelas ton Père,
Tu remis ton âme parfaite entre ses mains,
Et puis tu expiras, dans le silence rogue...

IV

Si tu n'étais pas, nous serions comme des orphelins,
Nous marcherions dans les rues de la ville comme des enfants
qui ont perdu leur mère,
Comme des chiens rendus fous qui courent de tous côtés
Dans la foule affairée, indifférente et anonyme :
Et on les voit qui vont çà et là d'un air précipité,
Ils suspendent une patte et puis l'autre, couchent leurs oreilles,
Et tout à coup foncent vers une ombre comme des traits,
Et s'arrêtent dans une douleur inexprimable ;
Non, ce n'est pas le maître et ce n'est pas sa voix,
Point le son de sa voix amicale et familière,
Ni son odeur, ni son vêtement, ni ce regard qui tombe de haut.
Si tu n'étais pas, pour toute l'éternité de la terre,
Pour celle des étoiles qui vont leurs célestes chemins
Nous serions perdus dans une foule anonyme
Comme des chiens.

Ma main tremble parce que soleil s'est levé sur la terre,
Ma main tremble parce que soleil s'est aussi levé dans mon cœur.
O Toi que j'ai cherché avec une si obstinée ardeur,
Qu'il est bon d'endurer pour toi toutes les tribulations du monde !
Car obéir est doux, pourvu que nous demeurions
Dans la juste condition où tu nous as fait naître ;
Ma main tremble parce que le soleil s'est levé,
Un lait d'or se répand doucement sur toute la nature ;
Un lait d'or coule doucement dans les profondeurs de mon cœur,
Parce que le soleil s'est aussi levé en moi-même.

J'ai regardé ta Face, et j'ai parlé.

CHANT SECOND

I

Je balbutie, je ne sais pas,
J'écoute seulement le chant des planètes,
Mon âme est pleine d'une musique de ravissement,
Il y a des clartés indicibles dans l'espace.

Tu es l'espace comme l'océan,
Vivant, liquide, plein, sans limite,
Tu es l'espace lumineux comme une forêt de pins
Eblouissants de lumière entre les fûts rigides.
Tu es frais comme un matin de printemps,
Riche comme un soir d'été qui se prolonge ;
Oiseau, poisson, au cœur de l'élément,
Suis-je porté sur les astres d'un songe ?
Les astres sont des fleurs énormes, des coquillages,
Des bijoux oubliés sur les célestes plages,
La gloire du Seigneur en un jour dévoilé ;
O terre ! Tu étais si humble, si petite
Dans le royal jardin que tu faisais pitié,
Et nous disions : pourquoi cette infirmité ?
Et pourquoi, immense et innombrable,
Ce cortège qui n'en finit plus de splendeurs déployées ?
O amis ! Nous comprenons, nous avons compris,
Le germe n'est pas plus grand que le propos qui le développe et l'épuise :
Nous sommes le levain de cette pâte illimitée,
L'étincelle spirituelle de cet embrasement cosmique,
Et toute notre histoire compliquée comme le système sanguin,
La voici, inscrite dans les célestes chemins !

Je balbutie, je ne sais pas,
J'accroche seulement une lueur au passage,
Le miroitement des fronts de feu, l'éclat des mains,
Et le sillage d'argent des météores spirituels,
Dans le domaine préparé
Pour les cohortes de la gloire
Pour ceux qu'aura blanchi le sang de l'Agneau divin,
Ainsi qu'il est dit dans le Livre des livres.

II

Frères, il est temps de chanter gloire,
Votre vie est promise à une inénarrable navigation.
Ô saison, ô fleurs, ô nature, ô azur !
Tempêtes, bonne pluie, splendeur des formes et des lumières,
Vous êtes la parure du tapis où l'Homme-Dieu
Après le chemin douloureux pose ses pieds de lumière !
Nous savons que tout vient de Toi
Ton Verbe l'a créé en même temps que l'aurore,
Pour Toi-même, pour ta Délectation, pour Ta joie, pour Ton jeu,
Car le terme est jubilation et jeu, et la création est gratuite,
Inutile comme l'œuvre d'art qui absorbe et magnifie son créateur.
Pourquoi ces traits de feu ? Pourquoi ces charmes ? Pourquoi ces gloires ?
Pourquoi ces cristaux, ces ailes et ces fleurs,
Ce ruissellement de richesses enivrantes,
Ces espèces infinies, éventail multicolore
Qui se déploie et palpète devant Ta Face ?
Qu'est donc la vie, sinon un jeu ?
Je me souviens du tapis de la chambre
Où enfant j'apprenais à découvrir le monde :
Il y avait un grand carré de clarté féconde,
Et le soleil était pareil à un lait d'or.
Toute chose était nette, précise, sans bavure,
Les ombres, ombres vraiment, translucides les couleurs :
Chacune racontait l'amour de Dieu pour les hommes,
Lumière immense où montent des points d'or...
Que sont les lourds troupeaux aux flancs de jade des montagnes,
Les vaches qui arrachent l'herbe et soufflent pesamment,
Les chevaux sculptés par le vent et dont la crinière flotte comme une bannière,
Le zèbre peint avec application,
Le scarabée verni, le papillon qui est un pastel,
Le hochequeue tracé à l'encre de Chine sur le ciel bleu,
Le corbeau propre et luisant, comme sorti de la fabrique ?
Que sont les fougères découpées dans le métal vivant,
Les bouleaux nobles et recueillis, frottés d'argent,
Les peupliers aux feuilles dessinées avec sagesse,
Et qui frémissent au souffle capricieux de leurs milliers de clochettes ?

Et les pierres qui sont légères ou pesantes, rouges ou bleues, opaques ou translucides,
Miroitantes ou concentrées en elles-mêmes, toujours admirables et inventées,
Dont on tire des azurs gelés, des sangs figés qui regardent comme un œil,
Des confitures solides de substances fraîches comme le cerfeuil,
Transparentes, diaphanes, toujours pathétiques ?
Que sont les chants mélancoliques, parfois brisés et suspendus,
Innocents comme la rosée, des oiseaux qui peuplent les lieux sylvestres ?
Il y fait frais comme dans une grotte,
Dehors le soleil explose comme un épouvantement,
Les oiseaux se sont égaillés dans les arbres, les échos
Sonores entrelacent leurs chants de branche en branche...
Que sont les fleurs ? Point deux ne sont semblables,
Elles emplissent toute la création,
Chacune, je le vois, est une pensée attentive,
Une délicatesse de Dieu que l'on ne comprend plus.
Car Il fit le lys, la pâquerette, la rose
Et la jacinthe, et le tournesol hilare, pour notre joie,
Pour que nous nous roulions dans les herbes comme des chiens qui tournoient,
Pour que nous emplissions nos prunelles de ces splendeurs incessantes,
Avec des jaunes, des bleus célestes, des vermillons, des violets,
Plein l'œil et la face, jusque par-dessus les oreilles,
Comme un peintre apprenti qui aime ses pâtes à les manger !
Et nous devons prendre à plein bras ces merveilles,
Les mettre en nous, nous en bourrer comme l'avare la tête dans ses tas de colliers,
Et nous devons les lancer, pluie lumineuse, vers le ciel,
Disant : « Saint, Saint est le Seigneur notre Dieu !
Il fit le soleil, les planètes, la terre,
Il est notre père dedans les cieux,
Et nous ignorons sa colère,
Nous sommes ses confiantes créatures,
Il aime à s'entretenir avec nous,
Et il a inventé une gloire encore plus prodigieuse
Pour le jour du rassemblement des élus !
Alors notre vie sera un éternel dimanche,
Circulaire comme l'orbite d'un astre et plein
A ras bord de splendeurs et de gloires radieuses !
Saint, Saint, Saint est le Dieu vivant,
Il n'est pas une invention de nos cervelles,
Une idée qui n'existerait que dans l'esprit de celui qui l'aurait conçue.
Il n'est pas absurdemment logique comme un théorème,
Il est le Dieu vivant, et nous marchons droit devant Lui ! »

Cela est bien. Cela rend aisées toutes choses,
Se faire agile et dansant, se diriger vers les flots,
Entrer dans les flots qui déjà encerclent la cheville,
Puis y plonger avec un grand cri heureux et des suffocations
Et debout dans la lumière, appeler les timides de la plage :
« Ô amis, ô camarades sans esprit !
Qu'attendez-vous pour vous rouler dans l'onde ?
Qu'attendez-vous pour vous rouler dans les flots de l'Esprit ?
Ô faites-vous nus, dépouillez-vous, avant qu'adviennent les ténèbres ! »

III

Hélas, nous ne savons plus rien. Nous avons tout oublié.
La mer garde jalousement le secret des fécondités originelles
La forêt ne livre plus la mélodie des premiers temps,
Et les nuages ne sont plus pour le ravissement des prunelles.
Ah ! nous n'aurons jamais assez de nos yeux
Pour pleurer notre folie criminelle !
La terre notre joie, la terre notre jeu,
La terre nos délices, de nos mains avarés et imbéciles,
Vois ! Nous l'avons brisée. Elle est maintenant cette prison
Ce lieu sept fois maudit de nos avortements sordides,
Ce musée de nos douleurs, ce vase de nos vomissements,
Cette caverne de gredins où nous entrechoquons nos présences absurdes,
Et nous disons : moi ! moi ! Et nous avons d'avantageuses visions.
Et nous sommes retranchés, affaissés, solitaires, sans compréhension,
Sans générosité, sans amour, sans noblesse, sans intelligence,
Opaques comme des turbots aveugles, imbéciles, occupés de nous,
Du souci de notre ventre ou de choses pires encore.

Qu'un matin languide et bleu
Naisse naïvement des acidités de l'aurore,
Qu'un jour inédit s'ouvre dans les clartés
Qui fusent au ras des herbes à l'horizon écarlate,
Nous disons : il est juste que le soleil monte dans les cieux,
Nous disons : il est juste que la lumière tisse
Avec les doux oiseaux, gouttes candides de clarté,
L'amour, l'amour que nous égorgeons de nos mains effrayantes.

CHANT TROISIÈME

I

Je me suis pris à gémir devant la confusion
D'un siècle qui a refusé de comprendre.
Faut-il haïr, faut-il sangloter,
Faut-il se jeter sur le ventre de la terre,
Enfoncer ses doigts crispés dans le ventre de la terre,
Lui dire : ouvre-toi, anéantis-moi,
Que cesse enfin cette dérision, cette honte ?
Faut-il tuer à grands coups, incendier cette porcherie,
Toute cette littérature, toute cette politique, toute cette philosophie,
Tout cette machinerie du diable et appeler la revanche
Grondante d'un complet anéantissement ?
Paresseux, votre tour approche, serrez les rangs, têtes blêmes,
Lâches, sournois, bandits de l'amour, dépeceurs de Dieu,
Comment vous affronter, hypocrites ?
Comment ne pas mourir de votre corruption,
De cette marée d'outrages, ajoutés aux outrages ?
Faux-monnayeurs obscurs, solitaires enfiévrés,
Comme ceux que courbent vers eux-mêmes des vices infâmes,
Vous voici, affairés d'or ou de vent, soucieux seulement de vous,
De vos filles trop nourries, de vos épouses confites dans les graisses,
Qui couvrent de parfums leurs ventres trop blancs et trop mous
D'où monte la puanteur de leurs intimités stériles !
Siècle géant, et qui hait la grandeur,
Temps hygiénique, et qui festoie dans les tourbes,
Temps des salivations, des lies, des bons propos,
Temps des glaires et des vomissures,
Ah ! cette abjection appelle le vidangeur,
Il nettoiera son jardin, il balayera votre ordure,
Et foulera de ses pieds éblouissants
Le vin de la Colère, au jour du jugement !

Ce sera comme une pilonneuse mathématique,

Comme une raboteuse, comme une dalle de cent mille kilos
Aplatissant tout à coup ce peuple d'escargots
Qui se traîne dans une lenteur hallucinante et lilliputienne ;
Ce sera un radical anéantissement,
Un nettoyage par lamination, par le vide, par le néant,
Une liquidation colossale de toute cette chiennerie du diable,
Une lessive cosmique, une remise à neuf,
L'assaut de toutes les potasses sorties des arsenaux célestes,
L'attaque, par tous les points, des lumineuses candeurs,
L'irruption de la clarté nue, la rupture de l'épouvante !

Douleur des chastes, très authentique douleur
Des êtres nus, et dont les bras se cassent,
Voici, nous sommes nous-mêmes adultérés,
Déjà gorgés de mensonge, au bord de la faiblesse,
Nous sommes pâles, et nous avons dans les regards
Le vertige des femmes tournant dans les nuits magiques :
Ô douleur cachée, douleur pudique
Douleur au fond du soir comme la perle dans la mer !

II

Il y a toi et toi, et je m'arrête pour songer
Au droit que mon innocence empruntée ose prendre,
Pour porter le fer rouge dans les chairs exposées,
Pour dire ce qui doit être dit, et qu'on refuse d'entendre !
Mais tel est mon destin. Une nécessité
Dicte ce verbe hardi et m'enferme dans la chambre
Où la question est posée dans un décor effrayant
D'instruments de métal et d'appareils rougis aux flammes !
Cette guerre que je dirai,
Je veux la porter d'abord dans l'enceinte de mon âme,
Là où je suis faible et nu, là où, comme un enfant,
Environné d'ombres géantes, j'ouïs des choses extraordinaires.
Cette guerre, que je dirai,
Ô Dieu d'amour ! je la porterai dans mon âme,
Et mettrai le harnais au cheval indompté.
Je suis acteur et je me vois,
Je suis le voyant du drame que j'invente,
Et avec la rigueur des antiques destins,
J'assurerai ma chute au pied de l'obéissance.
Cette guerre, je la dirai.
C'est une créature dans la nuit crépitante d'étoiles,
L'immolation des corps sous la lune ensanglantée,
Les entrechoquements des armes hérissées,
Et, vagues sur vagues, la lointaine océane
Chanson de la douleur des carnages et des combats,
C'est tout à coup le paquet de sang qui s'écrase,
Qui éclabousse, qui rejaillit, qui souille les alentours,
C'est le halètement, les pleurs, les pâleurs qui pincent les narines,
Les corps ouverts comme des boîtes, montrant le jeu des câbles et des poulies,
C'est tout un matériel d'hommes jeunes et frais entassé au croisement des
routes,

Culs sur têtes, les bras dans les ventres, les nez écrasés,
Enorme tas grouillant de choses organiques, encore vivantes,
Dont on ne sait plus que faire et qu'on entasse sur les berges du temps !
Ô toi et toi que mon ardeur entoure,
Toi et toi jamais connues et qui ne me connaîtrez pas,
Que ne puis-je à l'heure fiévreuse des gloires empourprées
Vous entraîner vers les cimes magnifiques, moi qui ne suis pas de la terre,

Qui ne possède rien, et ne suis que la harpe qu'agite le vent !
Vos clairs regards posés sur moi me combleraient d'une fierté magnifique,
Et vous tirant vers les cieux, je croirais que vous m'y faites monter !
Ah ! il faut porter le glaive d'une volonté hautaine
Au cœur de ces mille liens tissés par les nymphes des bois ;
Ah ! il faut devenir cristal, ah ! il faut devenir lampe,
Il faut devenir dieu en cessant d'être en bas !
Voilà mon sang, il bat aux artères de mes tempes,
Voilà mon souffle, il m'embrase et me purifie,
Voilà ma bouche, elle ne peut plus dire le mensonge,
Voilà mes mains, qui refusent votre beauté.
Et tout cela, ô toi et toi que mon ardeur entoure,
Il faut le donner, sans retour et sans repentir,
Ô reflets perdus, bouches que l'amour ravage !
C'est d'en bas, avant l'heure sainte du carnage
Qu'il faut élever en un don joyeux
Ces membres jusqu'à cette heure souillés, et qui ont faim de la lumière.
Car je le dis, des quatre coins de l'horizon,
Comme des ouragans, le tumulte des cohortes
Franchit les espaces aux galops des étalons
Suscités par les anges, pour investir nos portes.
Car je le dis, des quatre coins de l'horizon,
Demain palpiteront les légions d'anges immenses
Des multitudes sanguinaires qui dans la nuit flotteront
Comme des voies lactés précipitées sur la terre.
Cela est plus sûr que la course des planètes,
Tâtez-vous seulement, ô affameurs de l'amour,
Dépeceurs qui besognez dans vos nocturnes cimetières !
Tout arrive, même l'ultime extinction,
Tout arrive, même la colère du juste,
Même dans la fêlure d'un ciel ocre et gris,
L'apparition effrayante du Fidèle et du Véritable !
Alors, nul ne passera, qui ne sera examiné,
Avec un soin minutieux et sous toutes les coutures,
Et il aura beau présenter ses papiers,
Comme un transi de peur et qui veut montrer patte blanche !
Dans la lumière de l'esprit,
La présence de Dieu sera sur lui
Comme une planète de plomb, opaque et éternelle.

III

Frémissement de la dernière clarté,
Sursaut, dernier hoquet de l'Amour qu'on égorge,
Qu'on expose nu et souffrant aux crachats, aux quolibets,
Tout homme a les mains rouges du bourreau stupide
Qui regarde hébété autour de lui, tandis qu'à ses côtés
Sa victime défaite n'en finit plus de mourir.
Tout homme a le regard brûlé du fils mauvais un soir de débauche,
Et qui a dilapidé des trésors d'amour sans un émoi ;
Tout à l'heure il a baisé encore les joues pâles de sa mère
Et il n'a pas vu ses cheveux blancs,
Ce pauvre petit regard vacillant,
Tout cet amour dissipé, gaspillé, poussé à l'égout comme une pelure ;
Mais tandis qu'il se hâtait de sortir
Il a volé encore un peu d'argent dans le tiroir.

Une soif effrayante vous prend,
Une soif de virginité, de cimes,
Une soif des hauts glaciers, des sommets neigeux,
Des sources impolluées, ou des déserts torrides ;
Une soif des mains propres, des cœurs sans détours,
Des regards droits et sans malice,
Une soif des journées lumineuses et lisses,
Comme les plages quand s'est retirée la mer ;
Une soif des tuniques sans couture,
Une soif des corps lumineux,
Une soif des planètes vierges,
Une soif des mots sans reproche, des œuvres parfaites,
Des actes justes, des accords harmonieux :
Une soif des célestes Jérusalem,
Jardins blancs bourdonnant dans la lumière des étés
Et qui voguent dans la musique des sphères.

Ou alors,
Que roule vers l'abîme le train d'une débauche
Où nous perdrons ce qui nous reste d'esprit
Dans une beuverie, dans une saoulerie frénétique,

Dans une bacchanale de démente et de vin,
Avant cent mille corps de femmes râleuses,
Que nous ouvrirons, que nous transpercerons de nos fers,
Jusqu'à ce que leurs sangs se mélangent aux nôtres,
Jusqu'à ce qu'elle ne soient plus que machines à faire l'amour,
Avec le moins de visages possible et le moins de paroles,
Machines à boire et à forniquer,
Machines à débauches et à dérèglements métaphysiques,
Machines de matière, matrices moites des spasmes métaphysiques,
Matières fornicieuses, sanglantes, dans les alcools multicolores,
Dans la trépidation d'une ivresse bachique,
Matières fornicieuses nues,
Matières concentrées, nues,
Matières.

CHANT QUATRIÈME

I

Limpide comme l'eau, savoureux comme le vin,
Dangereux comme le sang qui tremble dans la coupe,
Je vous dis un secret murmuré par le vent,
Sur la colline où l'esprit campe,
Le Maître qui orchestre la symphonie des Derniers Temps,
Légion est son nom dans les fables
Plus vraies que vos comptes en banque, banquiers,
Que vos tables de lois, légistes imbéciles.
C'est Lui qui souffle l'abomination,
Il use de pouvoirs magiques,
Il est économiste et roi,
Il chevauche le dos de la Bête,
Ô vous promis aux murs gluants des abattoirs !
Pour descendre parmi les siens
Il choisit, - je ne sais quelle fille publique
Juive, à moins que ce ne soit quelque intellectuelle
Juive, en rupture d'amphithéâtre, avec des tracts sous les bras :
Elle parle douze langues et attend le Messie de sa race.
Dans ce peu de chair amollie
Comme une mie de pain roulée par une main distraite,
Le Maître descendra pour connaître les siens
Et ses domaines, l'étendue de sa gloire.
Ô rire ! Si cela était vrai !
Quel ébranlement tout à coup dans les choses !
S'il y avait quelque part, dans les pulpes du temps,
Une entraille ténébreuse,
Une espèce de Marie-des-ports
Pleine de tendresses chaloupeuses,
Affreuses, pour vous, bel ange noir !
Ô l'excellente plaisanterie d'un soir,
Ô grossesse plus que nerveuse !

II

Je ne suis point l'ouvrier de vingt labeurs
Et je sais ce que je dois faire,
(Je n'ai pas encore dit mon amour,
Mon cœur, je ne l'ai pas encore vidé sur la table
Comme un porte-monnaie au soir de la journée,
Quand on suppute ses dépenses).
J'ai demandé à Dieu longue vie
Le temps de labourer mes terres,
Ma récompense est une miche de pain,
Un bol de lait, une parole tendre.
Je suis simple, un peu paysan,
Pas du tout morbide, pas du tout blême,
Je mets de l'ordre dans ma maison
Et depuis l'âge de raison
M'occupe de ce qui n'intéresse personne.
J'ai des timidités d'enfant de chœur
Des rougeurs, des angoisses collégiennes,
Je ne suis pas penché sur des cornues,
Et me débrouille comme je peux en ce monde.
Or voici, j'ai affaire à toi,
Faut-il que je m'épouvante ?
Toi que je flaire à chaque pas,
Ô Protée de la haine, ô étrange,
Tu te refuses à te laisser cerner,
Tu veux échapper, subtil !
Mais c'est en vain, ton empreinte sera couchée
Sur du vélin, comme un signe anthropométrique,
Chacal qui t'engraisses des cadavres rejetés,
Qui apparais quand déclinent les astres,
Qui dévores tes proies, et au jour désigné,
Accomplis ton œuvre de perdition et d'épouvante !

Peut-être chercheras-tu au détour
A me saisir dans ta nasse dangereuse :
Je ne veux point te mésestimer
Mais j'ai le talisman qui brouille tes cartes,
N'avons-nous pas les arrhes des cieux ?
Ne pouvons-nous pas dire, pour ta fureur stérile,
Notre Père qui êtes aux cieux
Que votre règne arrive, Seigneur
Eternel dont le Verbe est venu sur la terre !
Que votre volonté soit faite ici-bas,
Comme elle est faite dans le Ciel.
Donnez-nous notre pain chaque jour que vous faites lever,
Pardonnez-nous nos péchés, nos offenses,
Comme nous-mêmes nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés
Et ne nous laissez pas succomber à la tentation qui nous guette !

III

Or toi, le Culbuté des hauteurs éternelles,
Et qui tombas à l'heure de l'Incarnation,
Voici que tu as pris tes quartiers sur la terre.
Pour ton travail de boutiquier,
De pirate, d'usurier,
De mauvais juif et d'écumeur des mers,
Tu rôdes dans le temps. Mais où que tu te diriges,
Ô prince, Dieu te joint et de tes œuvres tire ce qui te confond :
Ainsi toujours berné, toujours moins juif que l'Autre,
Tu ne récoltes que le vent,
Que la poussière, que l'absence.
Dieu dispose de sept couleurs,
Eventail de munificences
Qui se referme dans la blancheur
Eblouissante et virginale ;
Et toi, tu n'as qu'absence de couleurs,
Qu'un peu de noir, qu'un peu d'absence,
Tu en couvris la création
Croyant à jamais la défaire ;
Mais Dieu est plus fort que toi,
Et comme un peintre plein de science,
Et qui verrait son œuvre souillée par un apprenti envieux,
Il insinue ton absence dans sa gamme,
Ô noir de suie, noir de fumée,
Noir d'os brûlés, noir animal,
Noir des cœurs de la confusion,
Noir par lequel éclate la lumière !

IV

Ah ! C'était bien la peine de vous époumoner,
Porte-flambeaux, porte-lumières, porte-glaives,
Quand vous accumuliez les ténèbres des nuits
Comme des rocs, au-dessus de nos têtes !
Ah ! C'était bien la peine de parader, forains,
Désoutanés, menteurs, allumeurs de chandelles,
Qui parliez entre vous de consteller les nuits !
Voici, votre œuvre porte ses fruits,
L'homme s'affaisse et tombe, on l'entasse dans les fosses,
On le presse, on le déforme, on le pétrit dans les charniers,
On le vendange, on l'aplatit, on l'écrabouille, on tire de lui
Ce nectar, ce verjus qui ose monter à vos têtes !
Ah ! C'était bien la peine de vous époumoner,
Porte-flambeaux, porte-lumières, porte-glaives !
Maintenant, terme du chemin,
Nous sommes devant l'impénétrable,
Devant l'énigmatique et murmurante éternité.

Que dit la voix de celui qui refuse
D'être la sentinelle qui veille dans la nuit ?
Nous n'avons pas encore épuisé notre haine,
Toutes les hérésies n'ont pas connu le jour ;
Ah ! Comment passer outre ! Comment ignorer un blasphème,
Un crachat, un soufflet, une insulte sous le nez de Dieu ?
Voici, voici, nous détournons les yeux,
Nous refusons de comprendre, nous refusons de soumettre nos yeux,
Nous voulons éprouver notre refus, dur comme une armure,
Et que s'y brisent les meilleurs javelots,
Tes flèches, amour mythologique !
Nous voulons demeurer incompris et rebelles.
Et, que la création se retourne sur nous,
Qu'elle nous prenne et nous écrase comme un insecte dans un livre,
Et que nous soyons pétrifiés en ses pages,
Et que nous soyons pétrifiés en ses pages, comme les monstres antédiluviens,
Nous ne bougerons pas !
Comme l'insecte bardé de chitine,
Comme le rhinocéros sous la cuirasse de sa peau,

Comme les créatures de la mer au plus profond de leurs coquilles rondes,
Nous ne bougerons pas ! Mais brûlante et glacée,
Nous connaissons la haine, qui est révolte, qui est triomphe.

C'est ici le lieu d'un mystère :
Dans l'ombre de Gethsémani
La sueur coule sur la Sainte Face.
Ô mes brebis, je me suis donné
A la mort, pour la vaincre en ses terres,
Et vous ne me comprenez pas,
Et mon œuvre, mon trépas,
Ne peuvent pas vous convaincre !
O le sang qui vient sur ce front,
Ô sainte croix de la colère ;
Dieu ne peut pas te vaincre, ô puissance du Non !
Qu'avons-nous, disent les Nations,
Besoin de son Amour ? Qu'il nous laisse à nos œuvres,
Qu'il s'en aille, Il nous ennue avec sa croix,
Il nous ennue avec sa voix,
Il nous ennue avec ses gémissements insipides.
Elles disent, et goutte à goutte suinte du front divin
Le sang de l'Homme du Jardin,
Verbe qui lança les planètes
Sur leurs pistes d'éther, au premier matin,
Navires somptueux dont on tranche les amarres.

... Mangeurs tièdes d'illusions
Moitié vivants, moitié cadavres,
Songes perdus d'un songe creux !
Dans l'ombre de Gethsémani
La sueur coule, sur la Sainte Face.

CHANT CINQUIÈME

I

De l'unité perdue, peuples informes, foule
Innombrable, myriades de têtes nues levées :
Les bouches sont silencieuses. L'âme toute donnée,
La foule tend le visage comme une amante
Anxieuse, qui attend l'aumône d'un baiser.
Silence dans les cieux, silence sur la place,
Dans le silence quelqu'un tousse, un enfant
Pleure, on entend un lointain aboiement
Quelque part dans les campagnes.
C'est toi qui passes dans les airs,
Surnaturelle, invisible présence ;
Cette unanimité vient de toi
Mauvais pasteur, bouche mensongère,
Les étendards claquent dans le vent,
Le vent soulève le Royaume,
Les peuples ivres, suspendus,
Ecoutent monter les clameurs rauques.

Ô toi qui as bu leur sang
Bouche collée à leurs blessures
Jack éventreur de notre temps,
Goule, vampire de l'Empire
Combien de fois a-t-il fallu
Emplir ta gorge, sanguinaire ?
Et as-tu connu le rassasiement
Lorsque les étendards claquaient dans le vent,
Lorsque donnaient les folles fanfares ?

Vous avez cru dire son nom
Dérisoires enfants de la demi-science,
Et vous n'avez pas vu que ce n'était qu'une contrefaçon,
Qu'un avant-goût de ce qui doit être.
D'autres déjà montent derrière lui
Anxieux, pressés d'être sur scène ;
Ce sont les lieutenants qui annoncent la Nuit
Fatale, la Nuit de la délivrance.

Vous qui sortez de la fournaise
Et avez désigné du doigt
Celui qui n'a jamais été que l'ombre
Du pasteur effrayant qui monte jusqu'à nous,
Vous avez regagné vos terres,
Ô possesseurs, ô juges, ô marchands !
Ah ! Certes, devant les ossements fantômes
Qui détachés des champs tourmentent les cieux roux
Oui, je me souviens de votre héroïsme fou
Ô véritables fils d'une race magnifique,
Ô morts ! Ô vous soldats qui avez su donner
Votre amour, jeune et tendre comme un bourgeon de peuplier,
Vous qui hantiez hier les berges heureuses des rivières,
Et qui vous étonniez des prairies vertes et des soleils !
(Vos rires, ah ! qu'ils sonnaient dans les matins malicieux et allègres !)
Ô morts des cimetières étranges et désolés,
Devant vous je me recueille,
Moi qui me souviens d'avoir rompu avec vous
Maintes fois, au crépuscule, le dos aux fontes des machines,
Le pain fraternel, et d'avoir dormi près de vous
Jusqu'aux aubes blêmes et fracassantes !
Ô morts ! ô frères ! ô captifs massacrés !
Jeunes Lacédémoniens, enfants au sang vermeil, émerveillés,
Qu'un hasard a cloués dans un geste indescriptible
De stupeur et d'effroi, alors que vous alliez vivre encore un peu,
Et voler une minute de joie encore sous la lumière des cieux,
Combien de fois avez-vous dansé dans les rafales
Face aux ouragans, avec le fier dédain de ceux qui savent
qu'on ne les comprend pas ?
Voici l'hommage d'une pudeur ombrageuse,
Un amour vrai, trempé aux sources de la mort.

II

Menteurs d'un temps rétréci
Jusqu'à l'évanouissement des substances,
Vous êtes restés tapis
Au temps des tortures de la terre.
Dans le disloquement des générations,
Dans l'âpreté de la pénitence,
Vous n'avez pas déchiffré l'avertissement
Ni fléchi devant la colère,
Mais vous disiez, dans un spasme de terreur
(Ô lâches !) « Qu'avons-nous fait à cet avare
Qui dort dans les gloires du firmament ?
Qu'avons-nous fait, que nous vivions ces temps ? »
Qu'aviez-vous fait ? Ô miracle d'une innocence
Monstrueuse et dont jubilent les démons !
Vous avez vomi seulement
Sur l'étincellement des neiges,
Vous avez seulement haï,
Mené un grand labeur de haine ;
Et ceux qui étaient nus, ô pomponnés,
Ô cadavres relevés de musc, ils ont pleuré,
Ils ont gémi devant vos faces arides,
Cependant que tournés vers les ombres, vous caressiez
Vos hontes, aux centres noirs des ventres à tous venants ouverts,
et où l'amour se décompose !

Je vous ai vus au versant de la montagne
Des putrides ensevelissements ;
Comme une cour de miracles qui s'en serait allée en pèlerinage,
Et qui s'en reviendrait, vers les villes vous descendiez :
« Plût au ciel (disiez-vous) que nul n'ait vu notre épouvante,
Lorsque les fleuves remontaient à leurs sources, que la terre s'ouvrait
comme une mâchoire devant nous !

Il est temps maintenant de chanter un hymne aux étoiles,
Un hymne de triomphe à la gloire de notre peau :
Voici que nous avons purgé
Notre benoîte et ronde terre,
Voici que nous l'avons sauvée
Des griffes des dragons des plaines.

Et maintenant, sursum corda !
Nous sommes les sans souillure,
Les sans péché, les héros,
La justice et le droit, depuis l'origine éternelle
Et puisque nous avons triomphé,
Telle une vierge déifère,
C'est nous qui demain sèmerons
A pleines mains, les semences de la Sagesse. »
La terre va toujours son chemin,
Déjà se polissent les armes,
Tout recommence, identité !
Le même hiver, le même été,
Le même mépris, le même mensonge,
Le même coup d'œil distrait lorsqu'en passant,
Tu heurtes, mon frère, cette haute silhouette blanche,
Quintuplement marquée d'écarlate, et qui est venue pour toi,
Pour toi, pour toi, qui jamais n'as souci d'elle.

III

Que veulent ces adolescents
Qui escaladent les montagnes ?
Que veulent les enfants hardis de notre temps ?

Nous voulons le Royaume-Un
L'empire d'en bas et la puissance,
Nous voulons le sabbat des sabbats,
Terrestre, comme au temps de Tibère.
Nous voulons remise en nos mains
Toute la terre, notre empire,
Car nous t'aimons, juste équilibre,
Totalité, juste retour !
Nous voulons le Royaume-Un
L'empire absolu de la terre,
Le temps de la totalité
Terrestre, comme au temps de Tibère.

Que veulent ces adolescents,
Jarrets nerveux, chant des étoiles ?
Que veulent les enfants hardis de notre temps ?

Nous voulons le Royaume-Un
Le claquement de nos bannières,
D'un pôle à l'autre nous voulons
Le péan des terrestres triomphes.
Ô Roi ! Nous voulons t'adorer,
Ô Roi régissant de notre terre !
Nous voulons être rassemblés
Comme au temps de César Tibère.
N'avons-nous pas assez soupire ?
Nous étions harassés de nous-mêmes,
Orphelins, démunis, sans gîte, sans amour :
Au Nord et au Midi, cohortes misérables,
On nous voyait errer, et nous mangions dans les fumiers,

Nous n'avions point de toit, et nous couchions dans les étables.
Mais maintenant que te voici,
Ô grand réconciliateur, ô magicien tout ruisselant de gloire,
A toi joyeusement nous nous donnons,
Et dans une inscriptible allégresse,
Nous inscrivons ton signe sur nos bras et sur nos fronts.
Voici notre jeunesse, la beauté de nos épaules,
L'ardeur de notre sang, voici nos pleurs et nos chansons !
Nous tomberons, guerriers, mille et mille sur tes rivages,
Qu'importe ! Viens, parais, lève-toi,
Que ton ombre devant nous se dresse !

IV

Ô subtil, ô malicieux,
Qui couds d'un fil trop gros tes raisons plus que mauvaises !
Aujourd'hui que les hommes ont faim,
Nous tenons entre nos doigts une ficelle
Que nous nous garderons de lâcher !
Demandez-le plutôt aux Economistes
Qui paraissent au tournant, leurs registres sous leurs bras :
Car ce n'est pas, certes, que manquent les livres
Ni aucune des théories que l'on peut imaginer ;
Ce n'est pas certes non plus que manquent les écoles
Où l'on explique par des courbes et par des tableaux,
Que le soleil luit pour tout le monde,
Que c'est le même air que les hommes respirent,
Que nous sommes tous frères, ô fraternité,
Cependant que le monde s'égorge.

Nous avons entassé les blés
Dans les entrepôts gigantesques,
Nous les distribuerons demain
Selon la justice des hommes.
Nous assécherons l'océan,
Irriguerons tous les Gobi du monde,
Nous n'avons que de bonnes pensées
(Cependant que le monde s'égorge).
Nous avons découvert la fraternité
Et versons sur nos seins des larmes d'abondance.
Notre âme belle, notre âme pure, notre âme sans péché !
Nous avons découvert la fraternité,
Le Rassemblement Universel de la Grande Fraternité
Dans la maison de nos pères.
Tandis que le monde s'égorge,
Tandis que s'épaissit le sang
Toujours frais, toujours nouveau, des boucheries voisines,
Une voix s'élève, attendue.
Cette voix qui tombe des nues
Est celle du pasteur à ses agnelles :
Elles bêlent, elles ont faim, l'herbe ne pousse plus dans les prés,

Et le troupeau se presse aux barrières :
Voici le Maître du pain.
C'est lui qui emplit les ventres vides ;
Il possède les clefs comme un bon intendant,
Et chacun se précipite pour avoir sa pâture.
Voilà ce que nous avons conçu,
L'équitable partage des terres ;
Chacun reçoit sa part de soleil et de blé.
Qui ose parler d'injustice ?
Où est le mal ? Qu'avons-nous fait ?
Nous étions seulement inquiets de nos frères ;
Et voici celui qui nous nourrit de sa main,
Notre bon maître qui nous donne le pain,
Car l'homme ne vit pas seulement de paroles.
C'est lui qui règne sur nous,
C'est lui le maître de l'empire
Il a eu pitié de nos gémissements
Il dit : « Mon peuple, le peuple de mes frères »,
Ce Dieu a marché devant nous,
Nous l'avons vu ! Nous en portons le témoignage !
Il s'est levé au sein de la confusion
Pour bâtir la Cité de la Terre
Et nous nous sommes donnés à ce Dieu vivant
Qui est l'incarnation de nos rêves,
Nous marchons fièrement à ses pas
Droit devant nous, sans battre des paupières.

Le Ciel est vide, vide, gens,
Dieu s'est pendu hier à quelque poutre,
Il était las d'être le Tout-Puissant,
De vous laisser croupir dans la misère :
Le Ciel est vide, vide, gens,
Dieu est parti sans laisser d'adresse.
Le Ciel est vide, la terre est un grenier
Bondé des félicités de ce monde,
Nous nous en furrerons jusque-là
Plein à ras ! Il n'y a plus de temps à perdre.
Hier nous avons enterré Dieu
Demain nous bâtirons la Cité de la Terre ;
Nous sommes les constructeurs du Temple, les bâtisseurs,
Les Asuras splendides de l'aube victorieuse.
Dans notre cité captivante, délicieuse,

Chacun de nous aura sa tâche, son travail ;
Il y aura le cordonnier, celui qui tisse,
Celui qui martèle les métaux et celui qui écrit
Les journaux, pour l'instruction du peuple.
Le ciel est vide et Dieu est mort.
Nous bâtissons la Jérusalem terrestre,
Nous bâtissons comme le Roi Salomon
La Cité verdoyante de la terre.
Ô belle cité dans le couchant !
Ô reine des bâtisseurs, tout en marbre et des plus rares !
Qu'importe que coulent des ruisseaux de sang,
Qu'importe que le monde flambe comme une torche !
Tes portes scintillent à l'horizon
Ne dites point qu'on y ouït le mensonge,
Ne dites point qu'elle a nom Vanité,
Ne dites point qu'on y questionne sur l'Origine
Ou sur la Fin, la Cause, et cœtera :
Nous avons cessé d'être bêtes.
Maintenant nous faisons du sport,
Il n'y a point d'angoisse chez nous, point de métaphysique,
Point d'anxieuses et burlesques interrogations
Sur l'Accident et la Substance :
Alpha et Omega, nous sommes la réponse
Et la question, le reste est d'un autre temps.
Dieu est mort, pourquoi se creuser la tête ?

... Je ne suis pas assez sot
Pour croire, ô bâtisseurs ! que tel est votre seul témoignage !
Car je sais qu'il arrive que vous ne disiez rien,
Qu'entre vos lèvres, pas un seul mot ne glisse.
C'est alors que roidis de douleur,
Dans un silence translucide,
Vous voyez en vous-mêmes monter des profondeurs
Comme des monstres, des sciences atroces.
Alors vous laissez échapper,
Ô bâtisseurs, un gémissement qui vous blesse,
Puis à la proue de vos destins,
Vous consommez un désespoir éternel.
Puissé-je donc ne pas médire !
Puissé-je jusqu'à mon heure dernière
Saluer la grandeur en chemin
S'il m'arrive de croiser son équipage !

V

Dans cet écoulement écoeurant,
Dans ce changement qui ne change,
Comme pour jeter tout à coup un peu d'imprévu,
De deux belles mains guérisseuses
S'échappe une vertu.
Et c'est l'aveugle qui s'éveille,
C'est le muet qui se met à parler,
C'est le paralysé qui se dresse sur ses jambes,
Et saisit tout à coup son grabat.
C'est aussi une étincelle
Qui jaillit des mains de celui qui bat le briquet
Et qui met, l'obstiné, le feu à la forêt voisine.

Flammes de la folie dernière !
Cet incendie est décidé :
Donc nous ferons des miracles,
Et nous verrons des spectres tout droits entre deux créneaux,
Des hommes glisser sur les eaux,
Ou frapper les montagnes pour délivrer les sources.
D'autres feront parler les morts,
On en verra monter en l'air, ou, par quelque ressort
Invisible, jaillir jusqu'au faite des temples ;
Ils se lanceront dans les airs
Et comme des oiseaux planeront sans machine
(Et point ne sera besoin que Dieu dépêche une légion
De ses anges, pour qu'ils ne heurtent le sol avec rudesse) ;
Et ils auront aussi le pouvoir de troubler les éléments,
De passer la mer à pied sec,
D'être à la fois à la ville et aux champs,
De lire un livre à pages closes,
De guérir les malades condamnés...
Ah !...

C'est métapsychique qu'on les appelle
Messieurs, ces drôles de choses-là.

Prétendez-vous que la science
Ait dit en tout son dernier mot ?
Dieu seul le sait (si toutefois il existe
Ce dont je doute fort, à cause des atrocités de notre temps).
Et nous aussi nous avons fait tourner des tables,
Et nous avons vu des ectoplasmes
A deux centimètres de notre nez ;
Et il y a la fille du garde-chasse
Qui guérit les coliques de miséréré.
Avouez que cela explique bien des choses.
Vous savez ce qu'on dit de Jésus
(Qui fut en somme le premier socialiste de la terre,
Encore qu'il eût le cerveau quelque peu embrumé)
Lui aussi était médium à sa manière,
C'était quelqu'un, ce bonhomme-là,
Quant à ces drôles de phénomènes
On explique ça par une espèce d'électricité,
Par un je ne sais quoi qui est en somme à l'origine
De la matière et de la pensée, enfin vous avez compris.
Cela est assez clair : de l'ordre dans ces choses,
Et nous deviendrons quelque peu surhumains
Avec des pouvoirs centuplés, et nous nous éveillerons anges ;
Car si nous avons pu devenir homme, de bête que nous étions,
En passant par le Tertius Spectrum et par le Pithécanthrope,
Je ne vois vraiment pas pourquoi nous nous arrêterions en si bon chemin.
C'est métapsychique qu'on les appelle,
Messieurs, ces drôles de choses-là...

CHANT SIXIÈME

I

Je dirai tout, dût ma langue sécher,
Dussent mes lèvres brûlées à jamais être closes !
Ecoutez le Poète aux portiques de la Cité ;
Il vient de là-bas, où l'esprit pleure et se lamente.
Il s'approche, il dit, et nul ne le comprend,
On le raille, on l'écarte, on lui lance des pierres :
Poète, qu'as-tu à parler avec tant de contorsions ?
Qu'as-tu à t'agiter obscurément devant nos faces ?
Tes grimaces nous font grincer des dents, tu ne nous émeus pas :
Tu nous arrêtes seulement sur les places publiques,
Tu interromps seulement le rêve paisible que nous filons,
Et à la veille du combat tu amollis les âmes !
Mais lui répète ce qu'il a entendu,
Obstinément il crie, comme le héraut d'un drame,
Il dénonce ouvertement, il s'expose à la risée et ses mots
Ne passent que le monde ne passe.

Vierge Sainte, tu connais le poids de ce secret,
Tu connais, Maison d'or, les ténèbres qu'il faut que l'on dénonce,
Toi que je n'ai jamais chantée
(Parce que je n'avais pas de gemmes assez précieuses, de pierres assez rares,
de perles d'un orient assez parfait),
Voici, c'est à toi que je m'adresse,
Ô jeune fille, miracle ardent de la Sagesse !
Sur une montagne du plus beau des pays
Tu fus saisie d'un chagrin incompréhensible,
Tu pleurais silencieusement, âme de la splendeur,
Et tes larmes ne furent pas recueillies par une main vraiment amoureuse.
Nul ne s'est donné la peine de répandre tes propos
D'aucuns ont seulement jeté un oblique regard, et aussitôt
Ils se sont détournés, car il n'est pas bon de craindre
Et depuis, le sang a fait son chemin sur la terre,

Les hommes se sont dressés, encore plus haut, loin de Dieu.
Et toi, tu pleures silencieusement, fille des cieux !
Que ces mots aillent donc jusqu'à Toi, ô Mère !
Je ne les écris point par vanité
Mas parce qu'il faut qu'ils soient frappés
Selon l'Esprit qui lâche sa colère.

II

Cela qui ne fut pas et qui n'est pas encore
Tremble seulement à l'horizon. Comme une vapeur,
Comme une tache sombre ; mais celui qui moissonne
Tout luisant de l'eau salée qui tombe entre ses yeux,
Sait, levant le visage, que l'ennemi est proche.
Voici le vent, d'abord, qui soulève toutes choses,
Comme l'esprit, et qui s'emporte, et qui rugit,
Et qui se rit follement des gerbes au bel alignage :
Et le grain promis aux avaricieux greniers,
Le voilà dispersé dans une giration étourdissante.
Le vent hulule et mord et lacère cette moisson
Que nous caressions du regard comme on caresse une créature.

Nous avons notre champ,
A la mesure de nos bras. Bien engraisé de nos larmes,
Et de nos sueurs, et de nos sangs :
Nos ancêtres l'avaient pas à pas conquis sur les landes,
Et ils sont morts penchés sur son ventre ténébreux,
En marmonnant Prospérité et Abondance.
« Ce que nous avons ignoré, nos enfants le goûteront,
Disaient-ils, nous besognons pour eux, c'est pour eux que la terre gémit et
saigne !
C'est pour eux que nous usons nos corps, c'est pour eux que nous bâtissons ! »
Ils disaient ; et leurs os font un jeu de jonchet,
Devant leurs fils debout sur les collines.

Ô notre champ ! Nous t'aimions d'un amour désordonné,
D'un amour ravi, d'un amour à nous damner l'âme.
Qu'importent nos querelles d'une heure ! Jamais le soleil ne s'est couché
Que nous ne fussions réconciliés devant l'œuvre commune.
Comment croire, d'ailleurs, que nous n'eûmes jamais récompense,
Comment croire que tout s'est à jamais borné
A des efforts sauvages, sans cesse répétés,
A des essoufflements piteux, à des râles rauques de détresse ?
Oui nous avons beaucoup pleuré,

Beaucoup gémi, et à chaque moisson nous avons grelotté des jointures,
Dans le tremblement grotesque de toute la charpente saisie d'effroi,
L'œil sec, le cou arrimé aux cordes tendues des artères,
Et certes, nous en périssions à la fin de ces travaux ;
Mais dites, ô dites à ces enfants de l'eau
Les vins que nous buvions au cours de nos nuits secrètes !

La nuit, à la blanche clarté de la lune,
Entre les masses claires des froments,
Nous évoquions (désir et crainte !)
Ceux qui vont en dansant et ne froissent pas les gazons.
Fées diaphanes, sylvestres, gnomes, lutins, démons !
Vous veniez nous rejoindre avec des rires furtifs,
Et nos cœurs battaient follement lorsque vous approchiez,
Car nous étions brûlants de curiosité amoureuse.
Ô femmes ! Ô lascivité de vos corps impudiques !
Vous vous dévêtiez devant nous, mais nous ne vous regardions pas ;
Vous aviez vos amants à la clarté de la lune,
Et nous, les étrangères aux ironiques baisers.
Comme elles nous saluaient avec des révérences !
Comme elles nous invitaient à partager leurs danses !
Ô fées, très hypocrites fées aux pâles et minces visages,
Comme des amoureuses de quatorze ans
Vous vous haussiez sur les pointes de vos orteils
Pour poser sur nos joues, sur nos lèvres mouillées
Des caresses transportantes, d'inoubliables baisers.

... Fausses méchantes créatures,
Vous imitez cela qui ne s'étreint que dans la mort,
Vous aviez la beauté des anges,
Ô malfaisantes, ô mensongères, ô donneuses de remords !

III

Voici que l'orage monte
L'orage monte à l'horizon,
Les fées ont fui dans les brumes,
Nous sommes les hébétés,
Les bras-ballants, les dindonnés.
Ah ! L'on s'est ri de nous ! Au-dessus de nos têtes
Passent et s'entrecroisent des clameurs.
En ouïssant ces cris funèbres,
Nous avons dit : « Ce ne sont que les corbeaux. »
Nous nous donnions ainsi une apparence de courage :
« Mauvais présages », disions-nous, « Bast ! Autant en emporte le vent,
Demain sera un jour rieur et clair comme les autres,
Propice à nos désirs, accueillant et prometteur. »
Hélas ! Nous avons dit : « Demain nos cœurs
Se réjouiront devant l'entassement de nos richesses ! »
Notre assurance saturait l'air des villes,
Elle inondait les campagnes, elle couvrait les continents
Nous disions : « Demain sera toujours bon temps,
Notre parfaite jouissance, sentez comme elle nous travaille !
Notre chair est avide de possession,
L'espace n'est pas mesuré, le temps n'a pas de clôture,
La liberté n'a ni entrave, ni loi :
Ceux-là vraiment sont libres, qui inventent les lois,
L'Esprit juge tout, puisqu'il se juge lui-même.
Nous nous sommes jugés dans notre sérénité,
Et nul ne s'est dressé devant nous pour contester notre puissance.
Nous entasserons dans les docks, dans les entrepôts
Les richesses de la planète,
Et nous aurons des scribes qui décompteront minutieusement
Nos froments liquides, nos essences, nos bonnes laines,
Nos poudres d'or, nos pétroles luisants,
Toutes choses parfaitement alignées, parfaitement en ordre
Comme les meules dans les champs. »
Nous avons dit aussi, parlant des choses de la Science :
« Demain nous aurons des temples ouverts généreusement,
Des musées tout croulants des splendeurs inventées par les hommes,
Notre pensée, demain, escaladera les cieux.

Comme un flambeau, elle se dressera vers les nuées, comme une torche ;
Nous aurons les pouvoirs, les clés de la domination.
Voici, nous sommes les Rois de la création,
Et la mesure exacte de ce qui nous entoure.
Pas une expérience que nous n'ayons tentée !
Pas une contradiction que nous n'ayons affrontée en pleine lumière !
Nous avons fermé l'univers comme un étui,
Nous avons retourné le temps comme une tunique,
Nous avons mesuré les abîmes, compté les essaims d'étoiles ;
Nous avons le secret de l'absolu,
Nous sommes les Rois du prodige,
Qui échappera à notre volonté ?
Il y en a, chez nous, qui ont inventé des algèbres,
Et tout s'explique par des mots emboîtés ;
Il y en a qui ont jailli hors de l'illusion,
Et qui l'ont dit pour notre glorification.
D'autres ont fendu l'univers comme un pâté de délices,
D'autres l'ont pétri, d'autres ont changé son mouvement,
Et nous restons toujours identiques à nous-mêmes !
Comment douter devant un bonheur aussi éclatant ? »

Certes, nous l'avons dit, dans une jubilation immense.

IV

Il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure.

Homme !

Certes, tu es venu à bout de tout, ô très doué !

Tout s'incline devant la lumière que tu portes.

Tu es le maître de la création :

Les animaux le savent, qui se cachent dans leurs retraites.

Entends ce que la mer mugit, ce qu'atteste l'Océan,

Ce que méditent les cimes éternelles :

Partout Premier, Dernier, Alpha et Omega,

Aube, midi et soir, cette place que tu revendiques,

Tu l'as gagnée à prix de sang et de labeur.

Cela n'a même point été l'issue d'une compétition, ô suprême,

Tu es l'unique, sur terre et dans les cieux :

Juste mesure, juste midi, juste milieu,

Juste équilibre, juste point où les routes se croisent,

Tu règnes sur toi-même et n'obéis qu'à toi.

Qu'au terme de ta sanglante carrière

Il te soit enfin accordé la récompense que tu exiges justement :

Nomme-toi dans le silence épouvantable.

Le Nom magique, incontesté,

Pourquoi le déchiffres-tu avec tant de peines ?

D'où vient cette hésitation ?

Ô toi tout alourdi des fruits de la seconde création,

Toi toujours pareil à toi-même,

Tu es Dieu

Tu es Dieu ! C'est le terme immuable où tu montes,

Tu es Dieu ! C'est l'ultime vérité,

Tu es la fleur suprême, dans ton entéléchie radieuse,

Du vieux chaos, enfin métamorphosé !

Tu es seul et Dieu ! La création tremble des pieds à la tête.

Tu es seul et Dieu ! Les bêtes refluent vers les bois.

Tout dit que tu es Dieu ! La mer se vide comme une coquille,

La terre gronde, craque sur ses fondements !

Masque tragique, dans les ténèbres qui montent,
Tu le sais bien ! Ce n'est point la colère qui fermente dans le sein
De la nature ta mère, c'est la peur qui la travaille,
C'est la peur qui hâte son enfantement,
La peur qui noue ses entrailles,
La peur qui fait ce vomissement,
Par mille cratères béants d'armées de laves
Qui coulent, pesantes, majestueuses baves
Vers les cités :
Elles viennent, elles se disloquent, elles vont comme d'immenses tentacules
Semblant choisir et palper le sol où elles s'allongent monstrueusement.
En vérité, qu'elles savent bien leur route !
Leur proie est cette coquette cité,
Cette capricieuse et blanche chèvre à la roche rivée
Et qui tremble soudain et appelle la mort du fond de sa détresse !
Et c'est la peur aussi, ô homme qui t'affaisses,
C'est elle qui déchaîne tout à coup l'océan :
Voici l'eau qui reflue de sa retraite,
L'eau revient terrifiante, comme un rhinocéros qui bondit :
Elle passe, avec un mugissement qui frappe toute chair,
Elle s'élançait au-dessus de nous comme une planète liquide,
Et puis s'écroule, avec une clameur, sur les villes écrasées
C'est l'Eau, l'eau joyeuse, l'Eau sanctifiante et vengeresse,
L'Eau féroce, l'Eau souveraine, l'Eau qui se roule dans sa félicité,
C'est l'Eau qui emplît la bouche, la gorge, l'Eau enivrée,
L'Eau du déluge qui est l'Eau antique et originelle !

L'Eau et le Feu ont anéanti,
L'Eau et le Feu ont fêté leurs épousailles
Sur les ruines du monde, sur les entrailles de l'humanité.

L'Eau est l'Esprit. Et la Flamme qui venge
Est l'Amour qui consume au jour du châtement,
Que biffent donc d'un trait la page de l'histoire
L'Eau et le Feu, parfaits dans leur unité !
Consommation ! Voici le siècle sans tache.

CHANT SEPTIÈME

I

Je suis le mal inspiré
Venu trop tard sur la planète,
Le monde ne veut pas de moi,
Et je cache mon cœur comme une honte secrète,
Ô mon amour, que t'ai-je fait !
Je suis rivé à ma solitude,
Le monde ne veut pas de moi
Ni de mon chant, ni de mon innocence.
Mais il faut saisir ce fardeau,
Ce bois qui coupe les paumes,
D'un coup il faut tout assumer,
Il s'agit d'affronter demain
Une aube âpre, froide, pluvieuse,
Dans les foules frappées d'horreurs
Qui tremblent sur les places publiques.
Te voici, ô héros ! A la limite des temps.

Je parlerai d'un silence d'abîme, prestigieux,
Mon âme s'y laisse choir avec une lenteur savante
Comme un être aquatique qui va se poser
Sur le sable fin d'une plage sous-marine.
Et c'est comme un immense aquarium
Où l'eau énorme presse dans le silence,
Dans un silence lumineux et pesant,
Dans un silence qui brise les frontières.
Je parlerai, ah ! sans me lasser de ce silence de feu,
De ce silence d'eau et de lumière ténébreuse
Qui s'élance des vertigineuses profondeurs
Et t'investit, pour ta délivrance.
Ô vous de ces silences prestigieux !
Nous n'avons point besoin de paroles
Pour témoigner que nous avons cueilli
La perle des abîmes où l'esprit croit se perdre :
Paix des fonds, paix des profondeurs,

Silence captivant où quelqu'un s'approche,
Silence qui emplit d'une musique de l'esprit
Cette nuit lumineuse où je me pose.

II

Il existe une brûlure exemplaire
Aucune parole ne peut l'exprimer,
Elle est le frisson de la dernière solitude,
Celle dont il est interdit de parler,
Car il n'y a pas de mot à l'intérieur d'un songe
Qui puisse dire ce que le songe n'est point.
Je porte comme un talisman suprême
Dans l'écrin de mes souvenirs éblouis
Cette irruption des clartés primordiales,
Et je ne puis me lasser de dire le flétrissement
Monstrueux d'un univers comme un brandon qui se consume
Ni la torsion calcinée des amours torturées.
Ô nudité de celui qu'on écorche.
Et qui est nu à muscles démasqués, perlés de sang !
Vîtes-vous jamais dans la plaine
Un homme rouge qui ne dit mot,
Qui marche inutilement dans les herbes ?
Ce voyageur, c'est moi. Cet insolite
De haut en bas écorché, c'est moi !
C'est moi qui erre dans l'effroi
Et qui ne suis plus de la terre !
Ô jeux étourdissants, ô inexprimables retours !
Celui-là n'a pas permis que je rendisse le souffle,
Qui m'avait terrassé au cœur d'une nuit d'été ;
Sa pitié m'a sorti du miroir enchanté
Où plongeant dans ma propre profondeur, je m'étais vu face à face.

Noyau qui n'est point moi-même,
Extase, blanche éternité,
Granit où se voit projeté
Ce qu'un verbe inconnu suscite,
Cette magie, que le néant
Dévore, écume du non-être !
C'était comme la nuit quand on s'éveille,
Je me souviens ! Je me souviens ! Des profondeurs inaltérées
Jaillit l'inéluctable connaissance.

Je me souviens ! Je me souviens !
Cela est, par delà les myriades et les myriades,
Par delà des milliards d'épaisseur, cette ponctuelle immensité,
Par delà cet écrasement gigantesque qui tient à la pointe de l'ongle,
Le ciel, éternel et impassible,
La Présence, qui ne dit mot
Devant l'Univers dissipé comme un songe !
Eternité, je me souviens de toi.
Tu es, tu fus, avant que je naquisse,
Tu me ceins d'un circuit enflammé,
Tu me brûles de ta fureur sauvage.
C'est en toi que j'ai connu l'esprit
Toi qui es l'incompréhensible
Océan où meurent les sons,
L'océan inintelligible !
C'est là que je me suis perdu
Et là que je retourne comme une onde,
Au lieu des stupeurs et des morts
Qui nous juge.
Est-ce donc là le dernier mot
Cette sagesse interdite
Qui se rit des générations
Et les broie comme des coquilles ?
Cette destruction qui n'a point de commencement,
Est-elle éternelle et sans entrailles,
Est-elle éternelle dérision,
Et mort éternelle des aubes,
Des crépuscules, des midis,
Des eaux vivantes et des cimes ?

III

Fils de l'Homme, j'apporte ce témoignage
Tu descendis jusqu'à mon abandon
Et j'agrippai ta robe sans couture.
Incarnation au centre des temps,
Comme un noyau, comme une force, comme une lumière,
Comme une vaste irrigation
Méthodique de sang, dans les pulpes de l'histoire,
Tu es le Cœur ensanglanté
Le Cœur transpercé d'outre en outre
Qui pulse à toutes les intersections
Au croisement des routes ;
Tu es le Verbe suscitateur :
Toute chose est. Montant de l'Apparence,
La nature Maya s'éveille Mère de Dieu.
Mon corps lui-même que je pense,
Ce corps qui m'articule aux célestes caténations,
Au premier matin de mon délire
Mon verbe ne l'a point projeté,
Non plus que rien de vous, magique orgie des formes et des lumières !
Je ne suis point votre pivot
Je ne suis point le soleil qui suscite,
Tout pesant de l'Esprit, au centre de la création ;
Mais nous tournons autour de toi, ô Révélation !
Nous gravitons, âmes et choses, comme des planètes métaphysiques,
Et nous glissons selon nos pistes climatiques
Autour de toi.
Je me ramasse dans ta lumière :
« Tu es mon Fils », dit Dieu, « Je t'ai engendré ce matin »,
Et dans les projets inouïs d'une architecture encore inédite,
Tandis que le Père proférant, Te suscitait,
Ô toi, lourd des secrets des syntaxes merveilleuses et cosmiques
Voici, nous étions là, en ce premier matin !

IV

Je suis revenu du pays
D'où l'on ne revient pas, miracle insigne !
J'ai la science du néant
Celle des destructions féroces.
Je suis le visionnaire, avec mes bras
Ailes de moulin, avec mes jambes
Mal assurées de citadin
Famélique qui va et vient
Et mange et boit, parle et sommeille.
Mais qui autour de moi accepte d'écouter ?
Quel crédit m'accordent vos banques ?
C'est que j'ai peu de réputation,
Moi qui erre dans la confusion
Et qui écrase mes faiblesses
Comme des poux, avant de m'endormir
Chaque soir que Dieu accorde à notre lassitude.
Oui, je ne vauds guère mieux.
J'ai des pustules plein la face,
Et la teigne, comme un chien hargneux :
S'il advient que je me rencontre
Compliqué et retors, comme une entraille soudain dénudée,
Voyant surgir cette image qui me fixe
Dans le lac innocent d'un miroir,
Je me détourne avec douleur, avec honte :
Cette poussière n'est rien que moi,
Rien que moi cette nudité qui me fascine,
Rien que moi cette ébauche, cette effigie de plomb,
Cette promesse éteinte qui attend la résurrection !
L'esprit souffle où bon lui semble,
Et dit les noces enchantées !
Il existe une résurrection
Un déchaînement instantané, une métamorphose,
Tout à coup comme un crépitement
Qui saisit et ranime toutes choses.
Nous avons connu le pays
D'où l'on ne revient pas (miracle insigne !)
Et nous voici maintenant pour achever de germer,

Dans les terres quotidiennes ;
Et parce que nous T'avons vu
Egalement germé, également revêtu de terre,
Ô enseveli, Jonas dans les entrailles du temps,
Nous savons maintenant que ces entrailles ne sont pas mensongères.
Sagesse qui n'est point des hommes, Jésus !
Sagesse de Dieu, Sagesse du ventre magnifique !
La terre est tout entière enroulée autour de toi,
Et tu l'aspirez pour la Résurrection pneumatique
Coré revient de chez Pluton. Voici la Vierge !
Voici la jeune fille de toutes les résurrections !
Sortie de Toi, voici le monde, voici la créature,
Voici la Femme dans le sein de laquelle tu as reposé !
Cela est juste et exaltant, cela est équitable,
Qu'ayant reçu de cette argile la chair que tu as convoitée,
Tu lui donnes maintenant l'esprit, que tu l'animes,
Pour qu'elle vive, corps et âme, dans l'Eternité !
Ô comment exprimer cette vision majestueuse,
Cette cataracte mugissante qui remonte contre toutes les pesanteurs !
Comment dire cette Babel prodigieuse qui file dans les profondeurs
Inépuisables des azurs striés de lumière !

Un oiseau blanc dans le ciel bleu
Plane un instant et puis se pose,
Une mouette signe le nom
Le monde, subitement, explose.

V

Plaise à vous, Mon Dieu, que je me dispose
Sous votre souffle, comme une voile, docilement ;
Plaise à vous que je m'en aille
Où le voudra votre volonté.
A cette heure j'aspire à l'obéissance,
Avec des larmes, je bénis mon obscurité :
J'y veux germer, comme la graine sous trois pieds de neige,
J'y veux aimer, j'y veux pleurer, j'y veux mourir.
Dans le royaume qui s'annonce,
Quand les hommes chanteront le Péan,
Quand sur le trône des prodiges
Le Glorieux sera assis,
Ah ! Qu'il sera doux dans une obscurité parfaite
Dans la retraite obscure et lumineuse de votre Amour
Ne voulant plus nous souvenir des terreurs originelles
De vous servir droitement et de faire ce pourquoi
Vous nous avez semé, Seigneur, où vous vîntes vous-même.